

Date de soumission : 03/03/2020 Date d'acceptation : 18/03/2020 Date de publication : 10/05/2020

HISTOIRE ET MÉMOIRE COLONIALE : (IM)POSSIBLE PARTAGE ? RELECTURE DE ZOHRA, LA FEMME DU MINEUR DE HADJ HAMOU ET MAMOUN, L'ÉBAUCHE D'UN IDEAL DE CHUKRI KHODJA

HISTORY AND COLONIAL MEMORY: (IM)POSSIBLE SHARING? RE-READING OF ZOHRA, THE MINER'S WIFE BY HADJ HAMOU AND MAMOUN, THE OUTLINE OF AN IDEAL BY CHUKRI KHODJA

Ferroudja ALLOUACHE

Université Paris 8/ France

ferroudja.allouache02@univ-paris8.fr

Résumé : Les anthologies de littérature francophones dédiées au Maghreb évacuent presque toujours les écrivains précurseurs d'Algérie (1920-1930). L'éloge de la colonisation sert d'argument pour les faire disparaître de toute mémoire/généalogie. Or, une relecture attentive de quelques récits oubliés tels que *Zohra, la femme du mineur* (1925) de Hadj Hamou et Mamou, *l'ébauche d'un idéal* (1928) de Chukri Khodja, montre que ces textes ne sont pas réductibles à des documents rendant compte de la violence coloniale, des rapports entre dominant et dominé et de l'incorporation, par ce dernier, des valeurs imposées. Si, à l'instar des deux écrivains, leurs personnages sont issus de milieux aisés, circulent entre deux langues et deux « cultures » dans deux lieux clivés, ils se heurtent à une forme d'impossibilité d'être dans un environnement hostile à ceux qui veulent changer de camp. De fait, la figure du transfuge social et culturel qu'incarnent Mamoun et Meliani le mineur ne peut se réaliser totalement : l'espace littéraire révèle un (im)possible dépassement des résistances auxquelles est confronté le sujet colonisé.

Mots-clés : période coloniale, Algérie, mémoire, généalogie littéraire, transfuge

The anthologies of French-language literature dedicated to the Maghreb almost always leave aside the forerunners of Algeria (1920-1930). One would argue that the praise of colonization has justified their disappearance from any form of remembrance or genealogy. Yet again, a carefully reading of some forgotten narratives such as *Zohra, the miner's wife* (1925) by Hadj Hamou and *Mamoun, the outline of an ideal* (1928) by Chukri Khodja, shows that those texts cannot only be seen as documents presenting the colonial violence, the relationship between the oppressor and the oppressed or the latter's assimilation of these imposed values. Even though, just like in both writers, the characters come from a privileged social background and they are actually moving back and forth between two languages, two cultures in two divided worlds, they come up against the impossibility of being in surroundings that are hostile to those who want to change sides. Thus, the figure of social and cultural defector embodied by both Mamoun, and Meliani the miner, cannot be fully expressed. The literary space reveals the (im)possible overcoming of the resistances confronted by the colonized subject.

Keywords: colonial period, Algeria, remembrance, literary genealogy, defector

* * *

i l'Histoire participe à nourrir la mémoire de la littérature, si elle en constitue un socle important, il semble que certaines mémoires, dont celles qui ont émergé dans l'espace méditerranéen à la veille du centenaire de l'Empire colonial français, prénantes dans les premiers récits d'intellectuels algériens « indigènes » de l'époque, ont peu été prises en compte par la littérature francophone du Maghreb. L'intitulé du colloque « Histoire et Mémoires partagées (entre langue et littératures francophones) », qui interroge la notion de partage, de rencontres, de traces mémorielles, permet de réintroduire ces mal-aimés de l'univers francophone dont les noms se sont abimés dans les mémoires littéraires française et algérienne : Hadj Hamou (1891-1954), Chukri Khodja (1891-1967) et d'autres¹ sont les précurseurs de la littérature d'expression française d'Algérie. L'historiographie littéraire de cet espace méditerranéen résiste, en permanence, à les inclure dans sa généalogie. Ils sont absents dans la première anthologie parue en 1947² et également dans celle de Memmi en 1964. Faut-il rappeler leur inexistence dans les anthologies francophones générales qui paraîtront par la suite ? Dans celle consacrée aux *Écrivains francophones du XX^e siècle* (Gasquy-Resch, Chevrier et Joubert, 2001), les auteurs retenus sont ceux qui ont permis de dater la naissance de la littérature algérienne : Feraoun, Dib et Kateb, soit le début des années 1950. Les autres œuvres restent de fait orphelines, difficiles d'accès, parfois impossibles à trouver³. Parmi ces voix masculines qui se sont frayé un chemin dans le monde littéraire français du début du XX^e, celles de Hadj Hamou et de Chukri Khodja nous semblent importantes à réactualiser, à repenser tant du point de vue formel, esthétique qu'historique. Tout en s'inscrivant dans la veine réaliste des romans coloniaux à coloration exotique, qui offraient généralement une approche stéréotypée de l'indigène, une représentation figée avec tous les clichés le renvoyant à un espace-temps révolu, suranné, Abdelkader Hadj Hamou et Chukri Khodja s'en détournent cependant. Ils se saisissent du genre romanesque pour construire une scénographie coloniale de l'intérieur de l'espace même du dominé : s'y exprime une voix singulière qui dit une (im)possible cohabitation, la difficile émergence d'une histoire commune dans un espace où dominant le clivage, la division sociale et raciale d'un système à travers deux figures masculines : le jeune Mamoun et Meliani le mineur.

¹ Parmi lesquels : BEN GHABRIT Si Kaddour (1868-1954), BEN IBRAHIM Sliman (1870-1953), BEN CHÉRIF Mohammed (1879-1921), OULD CHEIKH Mohammed (1905-1938), ZENATI Rabah (1877-1952). Aucune trace dans les anthologies littéraires hexagonales, des allusions, parfois la référence à un nom dans celles dédiées au Maghreb. Cf. l'introduction à l'ouvrage *Littérature maghrébine d'expression française*, de BONN Charles (dir.), 1996, p. 5-21.

² EL KHOLTI Mohamed et al. 1947. *Les Plus beaux écrits de l'Union française et du Maghreb*. Paris. La Colombe, Ed. du Vieux-Colombier, coll. « Les plus beaux écrits ».

³ La Bibliothèque Sainte-Geneviève possède la version rééditée de *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* et *El Euldj captif des barbaresques* (rééd. 1995) chez Actes Sud, Sindbad mais demeure introuvable sur le marché. *Mamoun* a été réédité à Alger (Office des publications universitaires) en 1992. Une reproduction en fac-similé existe dans quelques bibliothèques en France.

Bien qu'ils aient été qualifiés de romans à thèse⁴, de textes à valeur documentaire, il n'en demeure pas moins que les deux auteurs ainsi que Ben Ghabrit, Ould Cheikh et d'autres, forment la première élite indigène. Issus généralement de familles de notables « arabes », appelées aussi familles de grande tente, ce sont de parfaits bilingues et « bi-culturels » qui incarnent le paradoxe ou les failles du système colonial : les intellectuels indigènes semblent confrontés à une forme de dichotomie permanente. Comme leur personnage, même s'ils naviguent entre deux milieux (celui des Européens vs des dominés/indigènes), deux langues (français vs langues locales dont l'arabe), deux « cultures », ils incarnent la figure de transfuges qui se heurtent à une impossibilité d'être dans un environnement hostile à ceux qui veulent changer de camp. Mamoun et Meliani le mineur ne peuvent changer, c'est-à-dire quitter leur « communauté », leur condition, leur statut social pour un/e autre. C'est la question de l'ancrage, ailleurs, que posent les deux récits : l'espace littéraire révèle un (im)possible dépassement des résistances auxquelles est confronté le sujet colonisé.

Il importe donc de dépasser crispations et perception politiques qui perdurent sur ces œuvres afin de montrer qu'elles ne sont pas réductibles à un discours panégyrique sur la France. Elles rendent compte de mémoires qui se télescopent, de langues en présence, qui s'altèrent les unes les autres. Surtout, il s'agit de souligner la manière dont est mise en scène, dans *Zohra, la femme du mineur* et *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, la narration de cette impossibilité, pour le transfuge, à réinventer les conditions d'une existence dans un lieu tiers.

1. Histoire et mémoire(s) : de quelques mal-aimés en francophonie

Les raisons politiques semblent encore prévaloir dans le champ littéraire francophone du Maghreb pour évacuer de sa mémoire toutes traces qui peuvent resurgir à propos des premiers auteurs algériens indigènes et des liens qu'ils ont noués avec l'Empire, relations mises à l'index de manière systématique, faisant fi du contexte complexe qu'implique une telle situation. Comme si l'auteur en situation de domination - ou ayant appartenu à un pays dominé - devait en permanence justifier l'acte d'écrire par l'acte politique, autrement dit que le texte soit un prétexte où s'exprime le rejet radical de tout ce qui représente la civilisation occidentale : modes de vie, langue, instruction, etc. Or, la fiction qu'élaborent Hadj Hamou et Chukri Khodja permet de saisir autrement les rapports complexes qui se sont noués/dénoués, dans l'espace méditerranéen, entre individus et communautés (juive, arabe, française, européenne) et la manière dont l'organisation des lieux ont influé et bousculé les positions des uns et des autres.

⁴ Cf. entre autres les travaux de BONN Charles (1996, 2016), LANASRI Ahmed (1995) et KHELOUZ Nacer (2011).

Au-delà d'une trame narrative d'apparence simple, de conventions réalistes qui tendent à en faire des textes à valeur didactique, les récits offrent une palette de personnages - certes des hommes mis au premier plan - vivant une réalité coloniale qui peut paraître évidente. Chukri Khodja et Hadj Hamou se servent habilement du fictionnel pour tisser une perception foncièrement différente du factuel. C'est le drame d'une histoire impossible à vivre qui se noue dans *Zohra, la femme du mineur* et *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*. Dans les deux cas, le roman devient un lieu où s'écrit une histoire, où s'ancre une mémoire que, pour le moment, ne leur octroie pas l'espace colonial. D'une certaine manière, ces œuvres sont politiques dans la mesure où elles narrent l'échec de l'entreprise coloniale. Elles entrent en dissonance avec les discours préfaciels qui les accompagnent, louant les progrès apportés sur la terre d'Afrique du Nord.

Comme son personnage de fiction, que la critique a souvent réduit à une figure de traître qui abandonne trop facilement ses traditions, sa religion, sa famille pour « s'intégrer » à celles qu'il désire secrètement et que lui offre la civilisation française, la biographie littéraire de l'écrivain indigène est elle aussi circonscrite à une indication minimaliste : un patronyme, rarement accompagné d'une date de naissance ou d'une référence littéraire. Indéniablement, se pose le problème de la place, donc de la légitimité des œuvres orphelines et de ceux qui les ont produites. Certes, ils sont considérés écrivains assimilationnistes et certains s'inscrivent dans la veine algérieniste⁵, dont Hadj Hamou fait partie. En tout état de cause, ces intellectuels précurseurs partagent des points communs dont celui d'être des fonctionnaires de l'administration coloniale et, conséquence sans doute de cette fonction, celui d'avoir disparu de la circulation de la généalogie historique et littéraire francophones. La mémoire littéraire maghrébine persiste dans le déni de ce qui la constitue. Dans un ouvrage récent dédié aux *Francophonies littéraires* (2016), Ch. Chaulet Achour expédie Hadj Hamou en une présentation succincte :

En Algérie, le premier roman d'un indigène en langue française est celui d'Abdelkader Hadj Hamou, en 1925, *Zohra la femme du mineur*, convaincu du bien-fondé de la mission civilisatrice de la France par la politique d'assimilation mais qui n'en souligne pas moins les effets nocifs de la présence française, ici l'alcoolisme. (p. 85).

En une phrase, l'auteur est renvoyé à son statut d'indigène et au fait que son roman est « le premier » en Algérie alors que Mohammed Ben chérif avait publié *Ahmed ben Mustapha, gommier* en 1920. De même, si le nom de Chukri Khodja est cité, il est aussi immédiatement réduit en une phrase pour le moins ambiguë : « *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* et *El Eudj, captif des Barbaresques*, romans particulièrement intéressants pour une affirmation contradictoire : l'assimilation effective et son impossibilité à perdurer. » (2016 : 85-86).

⁵ Cf. la définition qu'en donne LANASRI : « [...] la littérature algérieniste est apparue comme un courant littéraire tout entier porté par des préoccupations qui tenaient plus de la propagande politique que de la création artistique. Son objet ne relève pas du domaine littéraire mais lui est extérieur. Il est dans la réalité coloniale qui lui donne vie et c'est dans cette réalité qu'elle doit trouver sa fin et ses moyens. L'acte créateur n'a d'autre but que de promouvoir et de perpétuer la réalité française en Algérie. » (1995: 55)

Hadj Hamou (1891-1954) et Chukri Khodja (1891-1967) partagent des caractéristiques communes. D'une part, ils ont reçu une éducation « arabe » puisqu'ils ont d'abord été envoyés dans une zaouia (« établissements religieux dépendant d'une confrérie musulmane, affectés surtout à l'enseignement », J. Arnaud, 1986 : 34) les premières années de leur scolarité. Ils sont fils de savants (droit, justice musulmane) ou d'administrateurs et poursuivent le modèle paternel en général. C'est ensuite en français qu'ils continuent leur scolarité. Ces informations sont présentes dans les deux romans, de manière manifeste dans *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* :

A l'âge de cinq ans, on le voit aller régulièrement à la Zaouia, située à 1.500 mètres du toit paternel, pour apprendre, en digne descendant d'une famille prétendant à la noblesse musulmane, c'est-à-dire une ascendance d'essence supérieure, les premiers versets du Koran. Comme tous ses condisciples, il récite par cœur les paroles du Prophète, sans en comprendre le sens. (p. 16-17)

Elles apparaissent de manière éparse, passant presque inaperçues dans *Zohra, la femme du mineur*. L'anecdote a lieu au moment où Meliani semble captivé par un air musical auquel n'entend rien Grimecci l'Italien :

- Sans être sorti de la grande médersa d'Alger, je t'affirme que je sais « l'arabe écrit ».
 - Où l'as-tu étudié ?
 - A la mosquée de sidi Ahmed Benyoussef, il y a un professeur payé par le gouvernement.
- (p. 47-48)

L'espace romanesque compense pour partie les trous biographiques existant sur les intellectuels. La notice que consacre Jean Déjeux à Hadj Hamou sera souvent reprise pour présenter l'auteur : il « a été vice-président de l'Association des Écrivains Algériens fondée par les écrivains algérienistes. Franc-maçon comme Jean Pomier. « Indigène citoyen français » (Déjeux, 1984 : 126-127). Ces lignes, qui peuvent se lire comme un fragment, sorte de trous dans l'archive mémorielle et historique de l'écrivain indigène de culture française, ont une résonance forte dans les récits. Tout se passe comme si l'absence de traces biographiques était prise en charge par la fiction. Dans *Zohra, la femme du mineur*, Hadj Hamou insère, dès l'incipit, des éléments de la vie de Meliani :

Meliani était né à *Miliana vers 1880* ; son grand-père était *caïd* au *temps des Turcs* ; il appartenait à une *famille arabe venue d'Andalousie*, chassée par les *Espagnols*. Meliani était doux, brave et honnête ; son caractère sérieux le faisait respecter par ceux qui l'approchaient, aussi ne l'appelait-on pas Meliani tout court, mais « Si » Meliani ; il parlait lentement, sans hausser la voix qui était grave et sans gesticuler, sans s'emporter jamais. (p. 10, nous soulignons)

L'espace fictionnel rééquilibre pour partie celui, réel et factuel, de l'univers colonial où le sujet dominé demeurait invisible ou inexistant. Mieux, il participe à ancrer le personnage dans une histoire. Le roman devient alors le lieu où s'élabore une généalogie, même approximative, qui entraîne le lecteur dans l'espace-temps du personnage : date de naissance, filiation et double inscription historique (présence ottomane en Algérie et expulsion de la famille d'Espagne).

Sur un autre plan, les échanges nombreux entre Meliani et Grimecci, dans la mine, participent aussi d'une volonté de rassembler les bribes historiques du mineur indigène et de les inscrire dans une mémoire, celle de la littérature. Les questions de l'Italien le

sortent de l'anonymat ou de la perception monolithique dans laquelle il a été enfermé. L'Italien l'interroge :

- Ton père ?

- Il fut caïd ; mon grand-père, lui, fut même Agha, un homme qui eut sous ses ordres plus de dix caïds ; je te parle là de près de cent ans.

- Oh ! ... Et tu es ainsi !

- Allah l'a voulu ; mon père, je ne l'ai même pas connu, il était fort riche m'a-t-on dit ; et je ne suis, tout comme toi, qu'un simple mineur. » (p. 22)

Le dialogue se lit telle une scénographie : l'espace discursif est saturé par la référence à la mémoire familiale de Meliani et éclaire, par conséquent, sa situation actuelle.

D'autre part, Ch. Khodja et Hadj Hamou sont fils de Cadis, ce qui, socialement, les distingue du reste de la population autochtone. Ils « font partie de cette élite privilégiée qui eut accès à la culture française » (Lanasri, 1995 : 148). Aussi, comme leurs personnages, ils sont partagés entre l'importance accordée à leur « identité » qu'ils associent à la religion plus qu'une nation et la tentation d'assimilation (séduits par l'idée de progrès).

Enfin, ce « petit groupe privilégié » (Djeghloul, 1984) que forme l'élite, la minorité arabo-musulmane cultivée, appartenant à des couches sociales favorisées, exprime cette double tension culturelle et linguistique, tentation qui lui a porté un coup fatal. Certains chercheurs (dont Djeghloul, 1984) persistent dans une approche critique virulente des textes associés immédiatement à la posture politique de leurs auteurs qui « adhèrent en faisant parfois de la surenchère aux pré-supposés coloniaux et mêmes aux formes de la littérature algérianiste » (Djeghloul, 1984). Adhérer, c'est exprimer un désir de ressemblance, voire d'appartenance. D'autres critiques (Lanasri, 1996, Hardj, 2005), au contraire, proposent un retour aux textes, une relecture qui leur restitue au plus juste la place qui leur revient, ce qui permet de réinterroger le poids des idéologies et d'en finir avec une approche « déformatrice » (Lanasri, 1991). Si Khodja et Hamou demeurent encore peu visibles dans l'espace littéraire, que leur greffe à la mémoire de la littérature algérienne reste problématique, leur fiction met en exergue le coût du désir de changement qu'incarnent les personnages de Meliani et Mamoun : traîtres ou parjures, fidèles ou modèles de l'assimilé, selon le camp qu'ils revendiquent, ils incarnent la figure de transfuges qui transgressent les frontières établies, qu'elles soient sociales ou culturelles.

2. Du transfuge et de l'ancrage

Dans la configuration coloniale, l'Algérie est une province française. Or, l'extension territoriale et administrative ne signifie pas partage ou égalité entre citoyens dans ce lieu. L'espace géographique est compartimenté comme sont divisés lieux de socialisation (café, cinéma) et individus. C'est dans ce lieu pluriel et cloisonné, dont les frontières sociale, géographique et culturelle sont incorporées par les uns (les sujets indigènes) et les autres (Français et Européens), que Hadj Hamou et Chukri Khodja campent leur personnage. L'expérience que vivent Meliani le mineur et le jeune Mamoun est unique : ils franchissent sans cesse ces frontières mais ne parviennent cependant pas à se trouver une place, leur place. Celle qu'ils se sont choisie.

Dans l'économie discursive militaire, le transfuge désigne la « personne qui, en temps de guerre, d'hostilités, abandonne son armée, son pays, pour passer à l'ennemi »⁶. C'est seulement à partir du XVIII^e siècle que se développe, par extension puis par analogie, l'idée d'abandon d'un parti, d'une religion, d'une cause pour un/e autre.

La figure du transfuge renvoie donc à l'idée d'un franchissement qu'opère un individu vers un lieu, un camp, une cause extérieurs à son milieu. Dans le cas de Meliani et Mamoun, le fait de fréquenter puis d'adopter les manières d'être de tout ce qui est étranger à leur univers de croyance en fait des transfuges sociaux. Tous deux semblent progressivement séduits par ce que leur fréquentation produit sur eux. L'abandon de la « communauté » va de pair avec le désir de ressembler à l'Autre/différent. L'attraction forte qu'exerce le monde extérieur dit en creux la volonté de s'arracher à son milieu social pour rejoindre celui qui est secrètement convoité.

Ce motif apparaît dès l'incipit de *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*. Le narrateur plante un décor où domine immédiatement l'opposition entre deux mondes, celui de l'enfant, « un mioche de trois ans », aux « yeux noirs et fureteurs » (p. 13), déjà avide de curiosité, et celui du « roudi élégant [qui] jouit des commodités du sleeping-car » (p. 13) dans un « train, traversant à toute allure la plaine du Chéouiff ». Notons ici un redoublement du thème de l'opposition entre l'enfant et l'adulte inconnu, un *roumi*, autre nom désignant l'étranger français avec qui il partage sa terre. La description, en focalisation externe, place le bambin en position de sujet observateur, émerveillé. Il suit des yeux, comme pour la première fois, le passage de la machine, métaphore d'un monde qui bouge, sorte d'intrusion du moderne dans un espace-temps qui semble suranné. Il est captivé. Son regard capte aussi l'élégance du voyageur. La magie opère tel un sortilège : le chérubin « salue chaque jour » d'un « bonjour naïf » les voyageurs. Lui-même, « admirable de beauté », fixe « avec insistance » un « monde bigarré » qu'il « suit de son regard illuminé ». L'éblouissement que produit le passage du train, renforcé par le champ lexical de l'enchantement, traduit sans doute le manque/désir qui naît en Mamoun, qui le *travaille*.

Pour le moment, ce manque est à l'état embryonnaire. Il émerge *a priori* dans la dichotomie entre deux univers séparés, deux extranéités qui s'ignorent mais qu'expérimente progressivement Mamoun.

Sur un autre plan, ce qui sourd en Meliani, c'est sa volonté, en permanence, de se *distinguer*. Il est conscient des séparations sociales mais il les associe aux appartenances religieuses : les Chrétiens et les Juifs d'un côté, les Musulmans de l'autre. Surtout, son ascendance (fils de cadri) le met en position de supériorité face aux siens. Cette spécificité apparaît également dans les premières pages de *Zohra, la femme du mineur*, comme un détail en apparence sans importance mais qui donne une épaisseur au personnage. Lorsqu'il se rend très tôt aux mines, il fait un détour qui lui permet de s'arrêter au « débit de tabac de Hadj Ali ». Or, ce n'est pas le seul endroit

⁶ *Trésor de la langue française informatisé*. URL : <http://atilf.atilf.fr>, consulté le 29 décembre 2019.

qui existe et, qui plus est, le plus simple d'accès. « Pourquoi préférerait-il Hadj Ali aux autres ? », questionne le narrateur.

Simplement en raison de son *amour pour le beau, l'ordre et la propreté* ; car le magasin de Hadj Ali était *admirable, c'était un bijou dans le genre* ; le comptoir et les étagères sortaient des *mains d'un artiste arabe* dans l'ébénisterie ; le peintre aussi sut mettre dans ce magasin toute son âme. » (p. 11, nous soulignons).

Le choix de la focalisation externe ménage le suspense, ce qui donne à ce passage a une double résonance. D'une part, il extirpe Meliani du reste des individus composant la population autochtone : bien qu'ils soient ses pairs, eux aussi regroupés sous l'étiquette anonyme d'arabes, d'indigènes, il les tient à distance. La particule « Si » qui accompagne son nom est un signe de reconnaissance sociale, de respect. L'attraction pour l'esthétique dénote un certain goût pour le raffinement. D'autre part, la mention de l'« artiste arabe » introduit une référence socio-culturelle du personnage. C'est son ancrage, ce qui le relie à son espace-temps, hors celui de la colonie. Son univers singulier.

Une autre allusion, qui revient à plusieurs reprises dans le récit, place Meliani dans un autre rapport de distanciation mais qui souligne un mépris de classe, sans doute encore une caractéristique du transfuge : ne pas se reconnaître en ceux à qui l'on appartient. Durant des moments de rassemblement, tel celui d'une commémoration en l'honneur du saint de la ville de Miliana, Meliani le mineur prend soin de se parer de sa plus belle tenue (des vêtements tissés avec une belle laine), ce qui lui vaut les compliments de Thérèse, femme de Grimecci : « En tout cas, quoique arabe, Meliani, tu es beau, et l'on peut bien t'aimer » (p. 132). L'éloge, qui extirpe l'Arabe de sa condition « raciale », le singularise à l'extrême. Mais tout se passe comme si le préjugé racial était incorporé par Meliani qui se plaît à toiser les Marocains qu'il juge pingres, peu élégants et les Berbères très « sales » (pp. 130-131, 167), peu fréquentables dans les deux cas. Il ne se lie jamais à eux ; aucune parole n'a quasiment été échangée entre eux. C'est seulement lorsque sa chute vertigineuse l'entraîne à la ruine, en dépenses dans l'alcool notamment, que Si Meliani se retrouve avec ceux qu'il avait auparavant méprisés.

Le transfuge bouge. Son instabilité le caractérise. Il est intranquille parce qu'il est perpétuellement dans le mouvement, la fuite au-delà (comme l'indique l'étymologie *transfuga*, de *trans*, au-delà, et *fugere*, fuir) (*Dictionnaire de la langue française*, 1874 : 2314). En lui, des sentiments contradictoires affleurent en fonction des êtres qu'il côtoie. Plus Meliani fraie avec les mineurs non autochtones, Grimecci, sa femme, plus l'échange qu'il a avec son épouse révèle la distance qui se creuse dans le couple. Les querelles concernent la mauvaise fréquentation, les lieux de perdution que sont les cafés européens, l'alcool et l'oubli des rites religieux. Même si Mamoun et Meliani vivent ainsi (dans) les mêmes lieux et évoluent entre deux milieux, les deux transfuges troublent l'équilibre apparent que peut produire l'intrigue : une impression d'actions qui se répètent. Tout se passe comme si, dans l'habitude même qui s'est installée dans leur rapport à l'autre/différent, leur passage régulier d'un groupe à l'autre rendait plus caduque la perception binaire qu'impose le fonctionnement colonial.

C'est au contact de Grimecci, communiste italien, athée, que le lecteur suit la métamorphose de Meliani. Il découvre d'abord les vertus et les effets immédiats de

l'absinthe⁷. Puis un mode de vie nouveau qui l'éloigne de Zohra, de sa religion et qui semble lui plaire même s'il est souvent poussé dans ses retranchements quand, en présence d'autres mineurs espagnols, italiens et français, il lui est rappelé l'iniquité dont souffre l'indigène en général : peu d'accès à l'éducation, traitement inégal des salaires à égalité de travail, etc. Grimecci vilipende l'organisation hiérarchique injuste établie entre Français (les mieux nantis), Européens (un peu moins) et Arabes (au plus bas de l'échelle sociale), ou encore l'établissement d'une différence entre chrétiens et Musulmans (p. 18-20). Sans cesse Grimecci tance son compagnon pour l'exhorter au dialogue, comme si la conversation signifiait prise de conscience, ce que refuse souvent Meliani comme le souligne le passage suivant : la discussion, sans intérêt particulier autour des pierres dans la mine, glisse subrepticement vers la réalité politique du pays :

- Est-ce qu'il travaille bien, l'Arabe ? interrogea le chef [un Espagnol] qui surgit tout à coup.
- Il ne travaille pas mal, cet homme, répondit l'Italien un peu fâché. [...]
- Où as-tu appris à penser de cette façon ? Tu raisonnes bien, Meliani.
- Je raisonne comme tout le monde et j'ai pour habitude de fuir les discussions inutiles et à conséquences.
- Drôle d'idée ! Tu es allé à l'école.
- J'ai simplement beaucoup fréquenté nos maîtres d'école, notre Muphti et un vieux savant Arabe.
- Tu as tort d'éviter la discussion ; c'est grâce à elle qu'on peut s'élever au-dessus de la masse.
- Ça dépend de l'interlocuteur ; et puis la fréquentation des hommes même, je l'évite, car on est vite entraîné à mal faire. (p. 19-21).

Le jeu quasi-homophonique entre « évite » et « vite », annonce, dès le début du roman, l'irréversible chute qui guette à tout moment le mineur indigène. D'ailleurs, l'ellipse narrative annonçant le renforcement amical entre les deux hommes laisse aussi pointer l'affaiblissement de la croyance de Meliani : « Six mois s'écoulèrent qui ne diminuèrent en rien l'amitié de Grimecci et de Meliani mais qui diminuèrent sensiblement le zèle religieux de l'arabe ; celui-ci ne faisait plus les cinq prières quotidiennes sans interruption ni oubli. On se lasse vite de bien faire, de vivre en paix. » (p. 23) Voilà Meliani passant progressivement dans le camp des Chrétiens rejoints depuis longtemps par ses pairs qu'il qualifiait lui-même de mauvais musulmans, de traitres :

Meliani eut beau résister par la suite aux tentations de boire, haïr les ivrognes, les joueurs, les efféminés, détester les Musulmans dépravés, qui croyaient être dans la bonne voie, en prenant pour civilisation française l'alcoolisme et la prostitution, mépriser ceux qui raillaient les actes du vrai musulman, il arriva un jour où malgré lui, pour la première de sa vie, il approcha de ses lèvres le verre. Il prit de l'absinthe, il but du poison [...] il était un peu pâle, mais il souriait à ceux qui le voyaient faire, à ceux qui le corrompaient, il voulait montrer que lui aussi était civilisé [...]. (p. 23-24)

Quant à Mamoun, après avoir dilapidé les sommes que lui a envoyées son père pour ses études de droit à Alger, mais auxquelles il mit un terme, c'est auprès de son ami de

⁷ Lorsque Zohra lui demande de ne pas faire comme « eux ; reste arabe », Meliani répond : « [...] je reconnais ma faute mais c'est trop tard [...]. C'est que maintenant, je ne peux plus me passer d'absinthe ; je trouve que c'est bon et je sais que c'est mauvais. » (p. 73).

Lussac qu'il se plaint des conditions extrêmes qu'il vit, de l'impossibilité à trouver un emploi. Celui-ci lui rappelle un détail lourd de sens : « tu n'as qu'à troquer ton *fez* contre un feutre et tu verras que la question sera tranchée [...] tu auras neuf chances sur dix de réussir, tandis que tu as, à présent, neuf chances sur dix d'échouer » (p. 120). Le troc d'un objet pour un autre peut-il créer une ressemblance, une sorte d'habitus social partagé ? C'est l'idée surnoisement suggérée par de Lussac : le port du feutre signifierait, par synecdoque, l'appartenance à un groupe, convaincu que « la chéchia indispose quelquefois les gens qui ont une tendance, bien logique au demeurant, à s'entourer de personnes appartenant à *leur* religion, à *leur* race ; ainsi toi-même, si tu exerçais un commerce ou si tu avais une entreprise quelconque à diriger, ne donnerais-tu pas la *préférence* à *tes coreligionnaires* ? » (*ibid.* nous soulignons). Aussi, l'« amoureux de sa patrie d'adoption » est accusé d'arborer un symbole qui, pour l'ami français, représente le « nationalisme musulman » (p. 121).

L'idée de ressemblance suppose une reconnaissance de celui qui est passé dans le camp adverse. Reconnaître, c'est accorder une place au transfuge, sorte de familiarité partagée avec l'in-groupe. Or, Mamoun fait l'expérience du rejet, à commencer par celui de ses camarades d'école puis par celui, plus pernicieux de ses amis français : les insultes racistes (« petit tronc de figuier », « métèque », « bicot ») le renvoient continuellement à ses « origines », son irréductible étrangeté d'Arabe⁸. Il est l'intrus assigné à l'en-dehors. Voilà le transfuge sur le fil du rasoir : à « vingt ans, Mamoun n'a plus rien du musulman [...] Seuls les mois de vacances lui rappellent qu'il est arabe, qu'il est fils de kaïd » (p. 32). La métamorphose ne semble pas opérer, ne produisant pas l'effet escompté. Mamoun est exclu du lycée où il a passé quelques années durant lesquelles « cette petite nature inculte, évadée du monde musulman » a incorporé les codes du monde européen : « ses manières, sa conversation et ses idées révélaient une culture peu commune chez les indigènes musulmans comme lui » (p. 35). *Faire comme* ne veut pas dire appartenir à ; le transfuge porte, telles des stigmates, ses particularismes prétendus culturels (inintelligence, atavismes...), marques indélébiles de sa différence non reconnue parce que non acceptée. Son ancrage, ailleurs, semble irrémédiablement voué à l'échec.

Son entreprise de séduction d'une européenne a aussi avorté. Sans le sou, malade, Mamoun trouve refuge auprès d'une prostituée arabe (méprisée auparavant pour « ses manières et son haïk », une « vulgaire catin mauresque », p. 135), est arrêté et emprisonné parce qu'il est surpris en train de fumer du haschich. Il paie, injustement, pour une histoire de jalousie dont il n'est pas responsable. Il rentre au bercail, tel l'enfant prodigue mais pour y mourir. Meliani a aussi été jeté en prison, purgeant une peine de cinq ans pour avoir fomenté la mort de Grimecci. Aucun procès n'a réellement été instruit : les accusations non fondées ni vérifiées contre les deux Arabes passent

⁸ Mamoun est conscient de la perception que les Européens ont des musulmans : des individus incapables de s'élever au rang de civilisé. C'est parce qu'il a intériorisé ce préjugé raciste qu'il a voulu, autant que possible, ressembler à l'Européen, à tout ce qui l'éloigne de son appartenance socio-culturelle. Cf. ses échanges avec le professeur Rodomski, p. 128 et suiv.

pour « normales » tant l'image négative de ces derniers est fortement ancrée dans les mentalités de l'époque. Meliani se réfugie à Oujda, ville frontière marocaine où, sous un autre nom, El'Menssi (« l'oublié », en mémoire de sa femme), il ouvre un restaurant. Troquer son nom pour un autre, ultime recours pour le transfuge ?

Quelle(s) Histoire et mémoire(s) en partage ?

« Deux traits du caractère d'Albertine me revinrent à ce moment à l'esprit, l'un pour me consoler, l'autre pour me désoler, car nous trouvons de tout dans notre mémoire : elle est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met au hasard la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux. », Proust : *La Prisonnière*, 1922, p. 390

La critique a interprété ces deux fins comme un dénouement attendu : celui d'une repentance, un juste retour des choses comme si, pour avoir désiré une situation aux antipodes de la sienne, surtout celle désignée de façon réductrice d'« assimilation à la civilisation occidentale/française », Mamoun et Meliani avaient mérité le sort qui leur a été réservé⁹. Ces épilogues peuvent aussi traduire l'inachèvement : celui de deux morts (réelle pour l'un, symbolique pour l'autre) quand les personnages ont transgressé les limites imposées entre dominants et dominés, les rendant de fait, poreuses. Les récits interrogent aussi l'impossible retour de celui qui a changé de camp. Il n'est pas de mouvement inverse pour le transfuge. Inachèvement enfin d'une histoire unique de sujets qui ont payé cher le choix d'une voie que la mémoire peine à transmettre.

Indéniablement, Hadj Hamou et Chukri Khodja réécrivent l'Histoire, celle d'une Méditerranée plurielle, pluriculturelle où les langues se sont disséminées, produisant des mélanges, des altérations. *Zohra, la femme du mineur* et *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* interrogent de manière fragmentaire le processus avorté dans lequel sont pris et broyés les transfuges, figures qui portent en germe d'autres possibilités d'être mais qui ont été perçues comme dérangeant, perturbant l'ordre institué du cynisme colonial. Les mémoires se sont côtoyées sans s'amalgamer.

Sources bibliographiques

- ALLOUACHE F. 2018. *Archéologie du texte dit francophone. 1921-1970*. Classiques Garnier. Paris.
ARNAUD J. 1986. *La littérature maghrébine de langue française. 1. Origines et Perspectives*. Paris. Publisud.
BONN Ch. (dir.). 1996. *Littérature maghrébine d'expression française*. EDICEF/AUPELF. Paris.
CHAULET ACHOUR Ch. 2016. *Les Francophonies littéraires*. PU de Vincennes. Saint-Denis.
DEJEUX Jean. 1984. *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*. Saint-Germain-des-Prés. Paris.
DJEGHLOUL A. 1984. « Un romancier de l'identité perturbée et de l'assimilation impossible : Chukri Khodja » dans *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*. N°37 p. 81-96. URL :

⁹ Cf. entre autres KHELOUZ Nacer (2011).

https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1984_num_37_1_2022, consulté le 12 décembre 2019.

- EL KHOLTI M. et al. 1947. *Les Plus beaux écrits de l'Union française et du Maghreb*. Ed. du Vieux-Colombier. Paris.
- GASQUY-RESCH Y. (dr.). 2001. *Écrivains francophones du XXe siècle*. ELLIPSES/AUF. Paris.
- HARDI Ferenc. 2005. *Le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres. Discours idéologique et quête identitaire*. L'Harmattan. Paris.
- KHELOUZ N. 2011. *Le roman algérien des années 1920*. L'Harmattan. Paris.
- LANASRI A. 1991. « La critique algérienne de l'entre-deux guerres : Le poids de l'idéologie », dans *Horizons Maghrébins*. Numéro 17, p. 66-71. URL : https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_1991_num_17_1_1095, consulté le 10 décembre 2019.
- LITTRÉ É. 1962. *Dictionnaire de la langue française*. Ed. du Cap. Monte-Carlo.
- MEMMI A. 1964. *Anthologie des littératures maghrébines*. Présence africaine. Paris.
- NOUDELMANN F. 2004. *Pour en finir avec la généalogie*. Léo Scheer. Paris.
- Trésor de la langue française informatisé*. URL : <http://atilf.atilf.fr>, consulté le 29 décembre 2019.